VANDA ÉVA UJHELYI-MAKÓ

La mer franco-hongroise

Translating the work of a writer such as Jean-Marie Gustave Le Clézio is always an honour. The translator can easily get lost in the wonderfully structured lines and the captivating yet imperceptible atmosphere the writer creates, but he or she must find a way to recreate both in a faithful way in the target language. In this article, we will present some of the most challenging problems that a translator may find whilst working on the short story Mondo: a special vocabulary such as maritime vocabulary can easily encumber the translator's work.

La nouvelle *Mondo*[1] de Jean-Marie Gustave Le Clézio nous offre une grande variété de problèmes traductologiques à traiter. Quand nous lisons l'histoire, nous avons l'impression de nous immerger dans un univers enchanteur qui nous fait nous rappeler notre vision enfantine du monde et qui épand une sorte de sagesse mûre. Le lecteur peut aussi bien rencontrer des images et des scènes colorées et captivantes que déceler un étrange flou qui entoure l'intégralité de la nouvelle. Cette dualité donne un caractère spécial à l'histoire et bien évidemment, le traducteur doit faire de son mieux pour rendre cet effet dans sa propre version.

Certes, cette atmosphère particulière est issue d'un système langagier complexe, où, entre autres, les facteurs syntactiques comme les jeux des temps verbaux jouent un rôle très important. Néanmoins, pour le moment, nous allons nous borner au développement d'un seul composant qui contribue à l'élaboration de l'ambiance caractéristique de la nouvelle. Nous avons opté pour une problématique qui relève du niveau lexical – nous allons nous focaliser sur les défis traductologiques que présentent les expressions liées à la mer. Il s'agit d'une problématique intéressante qui dépasse les cadres d'une seule nouvelle.

La mer possède une place spéciale dans l'œuvre lecléziennе ; le lecteur peut s'émerveiller devant les maintes manières dont l'auteur est capable de se servir du motif de la mer. Les scènes qui se construisent autour de ce motif sont toujours magnifiquement décrites et souvent expressément poétiques[2]. En tant que traducteurs,

---

[1] Jean-Marie Gustave Le Clézio, « Mondo », *Mondo et autres histoires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982, p. 9-78.

[2] Gérard de Cortanze, *J.-M. G. Le Clézio*, Paris, Gallimard, 2009, p. 18.

nous visons évidemment à prêter une attention distinguée à ces passages et à conserver leur beauté, d'autant plus qu'il ne s'agit pas d'une simple question d'esthétisme. Dans la nouvelle que nous étudions ici, l'un des points fixes consiste en la mer, on peut déceler un lien très étroit entre elle et Mondo, le personnage principal. D'autre part, cet enfant retourne à plusieurs reprises à la plage, et cet aspect répétitionnel prend part à l'élaboration de l'effet d'intemporalité et d'insaisissabilité de l'histoire.

L'importance de ces passages est donc incontestable, leur traduction doit être impeccable. Pourtant, il arrive que, malgré tout effort, le traducteur ne trouve pas l'expression qui convienne. Parfois, il est impossible de trouver l'équivalent du mot de l'œuvre originale dans la langue cible. La problématique des « *intraduisibles* »[3] préoccupe de nombreux traductologues et traducteurs, d'une manière compréhensible : ils marquent les limites de la traduction. Nous pouvons nous renseigner sur les différents types de ces *intraduisibles* grâce à différentes recherches intéressantes centrées autour de cette question. Selon la catégorisation citée par Kassai, on énumère les types suivants : les mots qui relèvent de la catégorie des coutumes, de la nourriture et des boissons, des fêtes, du folklore, de la géographie, de l'histoire, de la société, de l'habillement, des mythes et des légendes, de la littérature et des arts, de la musique, de la politique, de la langue et des locutions et du monde de la représentation[4].

Il est clair qu'il s'agit des éléments linguistiques (souvent appelés « *realia* ») qui sont liés d'une façon tellement étroite à la culture, à la langue, à la nation, au pays donné[5], tellement ancrés dans leurs structures profondes qu'il est impossible de les arracher et de les transporter ailleurs. Nous voyons comment les facteurs géographiques influent sur les phénomènes langagiers : le fait que la Hongrie ne possède pas de mer nous prive d'une bonne quantité d'expressions maritimes[6] – en comparaison de la langue française, la langue hongroise semble plutôt pauvre dans ce domaine.

L'un des concepts les plus problématiques est celui des « *brise-lames* »[7]. L'idée elle-même est d'une complexité apparente : en vérité, nous avons affaire à deux notions, l'une représentée par « *les brise-lames* », l'autre par « *le brise-lames* », qui, dans le système leclézien, renvoient respectivement à un édifice de défense et à un seul élément de cet édifice. Nous estimons qu'il s'agit d'une construction individuelle de l'auteur : en principe, *brise-lames* est considéré comme un nom masculin invariable qui renvoie à un

---

[3] Georges Kassai, « Traduction et approximation », in *Itinéraires francophones. Mélanges offerts à Árpád Vígh à l'occasion de ses 65 ans*, sous la direction de Éva Oszetzky et Sorin Stan, Pécs, Pécsi Tudományegyetem–ÍMEA, 2008, p. 65.

[4] *Ibid.*

[5] Enikő Honti, « A reáliák fordítása », [En ligne], 2011. http://www.kjf.hu/manye/2011_szombathely/kotet/37_honti.pdf. (consulté le 1er avril 2013.)

[6] Dávid Szabó, « De hogy jön ide a tőkehal? Gondolatok egy szótár (és egy hal) kapcsán », in *Szavak, frazémák, szótárak. Írások Bárdosi Vilmos 60. születésnapjára*, sous la direction de Dávid Szabó, Budapest, ELTE BTK Francia Tanszék–CIEF, 2012, p. 205.

[7] Le Clézio, *op. cit.*, p. 18.

« *ouvrage construit à l'entrée d'un port ou d'une rade pour les protéger contre la houle du large en cas de tempête* »[8] ; l'équivalent hongrois proposé par le dictionnaire de Bárdosi-Szabó est « *hullámgát, hullámtörő (gát)* »[9].

Nous avons trouvé que, pour exprimer la construction, l'auteur a recours aux synonymes « *la digue », « la jetée », « les brisants* »[10] ; quand il veut parler d'un seul bloc, il utilise les expressions « *bloc », « bloc de ciment* », « *rocher* »[11]. Pour traduire efficacement ces expressions en hongrois, nous avons opté en partie pour la méthode de la *généralisation*[12]. Nous avons distingué les deux notions, le môle et le rocher, et, avant tout, nous avons choisi les expressions hongroises adéquates, conformément au contexte de la version hongroise ; nous avons utilisé, partout où c'était possible, l'équivalent qui est le plus proche de l'actuelle expression française, sinon, nous nous sommes contentée de rester dans les cadres de la notion en question. Ainsi, la *notion* de môle est traduite par *hullámtörő, (kő)gát* ou *móló*, et la *notion* de rocher par *betontömb*, *kőtömb* et *szikla*.

Nous devons nous rendre compte que souvent, là où le français compte cinq ou six expressions, représentant différentes nuances de sens ou de purs synonymes, le hongrois ne dispose que d'une seule expression de sens plutôt général[13]. Nous avons utilisé également la méthode de la généralisation à propos des « *crabes* »[14]. Ici, nous avons un équivalent dans la langue cible, mais l'expression hongroise ne possède pas les mêmes connotations, la même valeur. Nous l'avons traduit par *tarisznyarákok* seulement à la première occurrence ; par la suite, nous avons écrit *rákok/rákocskák* tout simplement, pour ne pas alourdir le texte hongrois. D'autres animaux maritimes pourraient également nous causer de sérieux soucis, mais dans ce texte, ce n'était pas le cas.

Cependant, décrire ponctuellement le mouvement des vagues en hongrois ne nous semblait pas chose facile. Le français peut jouer sur de nombreuses nuances de sens, tandis que le hongrois se débrouille avec peine sur ce terrain-là. Nous possédons également quelques belles expressions, mais nous ne pouvons pas les utiliser d'une façon aussi naturelle que le français. Nous lisons chez Le Clézio (nous avons mis les expressions problématiques en gras) :

> Les vagues **cognaient** sur la base des blocs de ciment en **faisant jaillir les embruns** dans la lumière. [...] À la base des brise-lames, là où la mer **battait**, le goémon vert faisait un tapis [...] Quand la vague **se retirait**, les petits crabes

---

[8] *Le Petit Larousse compact*, sous la direction de Michel Legrain et Yves Garnier, Paris, Larousse, 2001, p. 155.

[9] *Francia-magyar kéziszótár*, sous la direction de Vilmos Bárdosi et Dávid Szabó, Budapest, Akadémiai Kiadó, 2007, p. 139.

[10] Le Clézio, *op. cit.*, p. 17.

[11] *Ibid.*, p. 17-18, p. 42.

[12] Honti, *op. cit.*

[13] Szabó, *op. cit.*, p. 205-207.

[14] Le Clézio, *op. cit.*, p. 19-20, p. 32.

> gris sortaient [...] Il entendait **le crissement fragile** des vagues qui d**éferlaient**, et cela faisait une musique qu'on ne connaît pas sur la terre.[15]

Nous avons essayé de trouver des solutions qui soient aisées mais assez nuancées pour rendre l'aspect poétique de l'extrait. Voilà la version hongroise :

> A hullámok **nekicsapódtak** a betontömbök aljának, a **felszökő cseppecskék** megcsillantak a fényben ; A hatalmas kövek hullámok **ostromolta** alján az alga zöld szőnyeget képzett ; Mikor a hullám épp **visszahúzódott**, a szürke rákocskák előbukkantak ; Hallotta a **partra kifutó** hullámok **lágy zsizsegését**, ami földöntúli zenének hatott.

Nous avons trouvé quelques extraits où le côté poétique est représenté par des moyens complexes qui réclament encore plus d'attention. Dans le but d'enrichir la valeur esthétique et sémantique du texte, l'auteur a souvent recours à des phrases parfaitement (et savamment) construites. Donc, il faut que nous soyons très vigilante lors de la lecture de la nouvelle – si quelques subtilités passent inaperçues, la traduction perd de sa valeur, et le lecteur hongrois ne peut pas bénéficier des ces finesses. Pour illustrer la technique, nous citons un passage dans lequel on parle des bateaux et de leurs allées et venues sur la mer :

> Les bateaux **vont** loin le long de la côte, ils **naviguent** pendant des jours et des nuits, ils **naviguent** vers le nord, jusqu'à Ras Kasar, ou bien ils **vont** vers les îles, à Dahlak Kebir, dans l'archipel des Nora, quelquefois même jusqu'aux îles Farasan, de l'autre côté de la mer.[16]

Nous avons écrit en caractères gras les verbes de la phrase – ils montrent une symétrie parfaite. Peut-être, la forme phonétique joue-t-elle aussi un rôle important dans la création de cet effet singulier, en tout cas, nous avons l'impression que cette disposition des verbes a pour conséquence que le lecteur est capable de *sentir* le mouvement des vagues et des bateaux. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé de solution qui soit à la fois agréable pour le lecteur hongrois et fidèle à la construction originale, d'autant plus que la langue hongroise imposait l'utilisation de plus de verbes ; néanmoins, nous avons construit une phrase qui possède également une structure réglée, avec des éléments qui alternent :

> A hajók hosszan **úsznak** a part mentén, éjszakákon és nappalokon át **szelik a vizet,** észak felé **úsznak**, egészen Ras Kasarig, vagy a szigetek felé **veszik az irányt**, Dahlak Kebirbe, a Nora-szigetekhez, de néha még a Farasan-szigetekig is **elúsznak**, a tenger túloldalára.

[15] *Ibid.*, p. 17-20, p. 32.

[16] *Ibid.*, p. 21.

Nous avons donc fait alterner le verbe ***úsznak*** et les constructions avec un complément d'objet direct ***szelik a vizet***, ***veszik az irányt***,; nous avons espéré que l'accumulation du son /s/ allait contribuer à la création d'une ambiance berceuse et étourdissante.

Ces exemples que nous avons présentés montrent les différentes manières dont un seul aspect du texte original peut influer sur les travaux du traducteur. Bien sûr, plus il y a des défis, plus nous devons être reconnaissante d'avoir un texte riche sous la main. La pression augmente et parfois, nous avons l'impression que le fossé entre les deux langues est impossible à franchir. Il faut compter avec des pertes, mais il vaut la peine de tout faire pour garder les nuances du texte source – d'une façon intelligente. Si la langue cible ne permet pas de reproduire tous les aspects de notre texte à traduire, nous devons peut-être nous contenter de créer une version qui soit à la fois fidèle à l'original et conforme aux normes de la langue cible - plutôt que de persister à créer une équivalence parfaite et de finir par obtenir un texte incapable de satisfaire aux exigences du lecteur de la langue cible. Peut-être, la mer ne peut-elle pas s'agiter de la même manière en hongrois qu'en français, mais si elle nous berce de la même façon, on est sauvés.

VANDA ÉVA UJHELYI-MAKÓ
Université ELTE
Courriel : makovandaeva@gmail.com